Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

Band: 36 (1986)

Heft: 1

Buchbesprechung: Les passages des économies traditionnelles européennes aux Sociétés industrielles [éd. p. Paul Bairoch et al.]

Autor: Walter, François

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La publication de la thèse de Georges Bischoff offre d'abord aux historiens suisses l'occasion d'une salutaire relecture: les rapports que la Confédération des «temps héroïques» a entretenu avec ses voisins occidentaux. *Gouvernés et gouvernants en Haute-Alsace à l'époque autrichienne* constitue ensuite une synthèse régionale, qui s'insère dans le champ des études comparées, lancées dans les années trente, sur les assemblées d'états.

Pour analyser cette institution dans les pays antérieurs de l'Autriche *(Vorlande),* et plus spécialement les «diètes» de la rive gauche du Rhin, l'auteur se fonde sur la chronologie des archiducs. Les «trois estaz» ou *Landtag* d'Alsace et du Sundgau naissent avant le milieu du XVe siècle. Ils sont examinés, dans leur développement et leurs activités, jusqu'au milieu du XVIe siècle. Et la Confédération des cantons, singulièrement Bâle et Soleure, apparaît constamment en filigrane de ces assemblées alsaciennes, où les soucis de la défense du pays restent largement des problèmes frontaliers quand ils ne sont pas liés à la puissance des seigneurs engagistes. De Saint-Jacques-sur-la-Birse à la guerre des Paysans, en passant par la dévastatrice invasion du Sundgau de 1468, s'impose la conviction que l'historiographie suisse aurait quelques raisons de ne plus percevoir ses rapports avec l'Alsace sous le seul angle des intérêts partagés par les villes impériales confédérées et alsaciennes (la Décapole, surtout Mulhouse et Strasbourg). Une participation commune aux guerres de Bourgogne ne saurait faire illusion: elle tient davantage au revirement de l'archiduc Sigismond qu'à la sympathie. Jusqu'au milieu du XVIe siècle, moment où se concrétise le danger français, les Confédérés restent les «ennemis héréditaires» pour les habitants d'une région dont la chevalerie a fourni largement les «Autrichiens» de Sempach. On saura gré à Georges Bischoff d'avoir su à cet égard débrouiller un écheveau d'événements particulièrement complexes. De même, on peut également recommander au lecteur la discussion de la terminologie germanique (p. 165 sq.).

L'analyse institutionnelle se développe thématiquement dans la seconde partie de l'ouvrage. La situation des pays antérieurs de l'Autriche est celle d'une contrée au particularisme incontestable, comme la Franche-Comté, mais qui obéit à un gouvernement lointain, dont les ordres se transmettent d'Innsbruck et du Tyrol. Leurs «diètes» se développent notamment après 1490: elles permettent de fixer les règles de la participation aux guerres du souverain et donnent, par la concession de l'impôt, la mesure des libertés locales. En Haute-Alsace, les élites des villes seigneuriales représentent par exellence la *Landschaft.* Elles ne se sont pas coupées de la noblesse, largement «apprivoisée» dès le XVIe siècle, dans un pays où le premier ordre, les chefs des maisons religieuses, paraît largement en dehors des préoccupations régionales. Et, certainement à leur insu, les assemblées d'états alsaciennes, à côté de la régence d'Ensisheim, jouent leur rôle dans l'évolution qui conduit à l'Etat moderne, et à la fin de l'institution sous régime français...

Peseux *André Bandelier*

Les passages des économies traditionnelles européennes aux Sociétés industrielles. Quatrième rencontre franco-suisse d'histoire économique et sociale, Genève, mai 1982. Etudes éditées par PAUL BAIROCH et ANNE-MARIE PIUZ. Genève, Droz, 1985. 480 p. (Travaux de droit, d'économie, de sciences politiques, de sociologie et d'anthropologie, 149).

En ouvrant, en 1982, la rencontre dont ce volume constitue les Actes, Jean-François Bergier insistait sur la souplesse des structures de ces colloques. Cela explique sans doute que certaines des seize communications ici rassemblées n'ont qu'un rapport lointain avec le thème. Ainsi, la contribution passionnante de Roger Char-

tier sur le statut des intellectuels, «frustrés» du fait des déséquilibres existant à certaines périodes entre l'offre et la demande sur le marché social des carrières («surproduction universitaire»), est difficilement intégrable à une logique du passage des économies traditionnelles aux sociétés industrielles. On nous permettra néanmoins de rendre compte du débat en fonction de cette problématique. Le choix est arbitraire mais comment cerner en quelques pages autant d'études de cas, de valeur inégale et pourtant d'intérêt certain sur tel ou tel point d'histoire économique des régions européennes.

Le problème de la transition a alimenté nombre de réflexions théoriques, surtout en dehors du cercle des historiens. Aussi appartenait-il au moins «corporatiste» des invités du colloque de Genève, Giovanni Busino, d'en dresser la revue, et de rappeler en même temps la faiblesse théorique indéniable de notre discipline qui contraste avec le souci, permanent chez les sociologues et les économistes, de la formulation à perspective nomothétique. Les partisans de l'induction généralisante auront beau arguer du constat de carence que dresse G. Busino de ces théories, il n'en demeure pas moins que beaucoup d'études de cas perdent de leur pertinence par leur obstination descriptive (et ce livre en contient maints exemples). Qui dit transition pense à Marx et au courant de pensée qui s'en est inspiré. G. Busino conteste à la dialectique sa prétention d'expliquer le passage de la «formation économico-sociale-féodale à la formation économico-sociale-bourgeoise». Selon lui, l'herméneutique la plus sophistiquée n'en colmate pas les lacunes. Une alternative pourrait se trouver dans la réflexion des «nouveaux économistes» (Douglas North en particulier). Ils plaident pour ramener ce qu'il convient d'appeler encore la «révolution industrielle» à une péripétie de la croissance, dont l'origine s'inscrit dans la lente mise en place de rapports de propriété favorables. Voie féconde encore peu explorée dans laquelle on ferait bien de s'inspirer des six questions dont G. Busino conseille opportunément l'élucidation à ceux que tenterait l'élaboration théorique.

Ce souci théorique trouve un certain répondant dans les contributions imprégnées des problématiques désormais classiques de l'école genevoise d'histoire économique. Le modèle de Paul Bairoch d'une antériorité de l'accroissement de la productivité agricole sur l'industrialisation perce en filigrane sans qu'aucun auteur – les règles de l'hospitalité obligent – n'entreprenne ouvertement sa contestation ou sa validation. Markus Mattmüller, qui a dirigé une pléiade de travaux de qualité sur la région bâloise, aborde la question capitale des liens entre agriculture et industrie à domicile. Il met en évidence la symbiose entre la rubannerie et un régime agraire spécifique (ce qu'une version française raccourcie et insipide de sa contribution, publiée également fort heureusement en version originale allemande, traduit faussement par «dépendance»). L'auteur reste très prudent sur les origines de l'activité textile. Il donne par contre une analyse fine des structures sociales complexes de la région touchée par l'industrialisation, en démontrant les effets bénéfiques de l'activité textile sur le régime alimentaire et la croissance démographique. Jean Georgelin se rattache lui-aussi aux hypothèses de Paul Bairoch pour nous entraîner, une nouvelle fois et pour notre plus grand plaisir, dans une Vénétie au niveau de développement étonnament élevé au XVIIIe siècle, avant même le triomphe de la révolution agricole dont elle constitue un modèle assez particulier propre aux régions nord-méditerranéennes. Pierre Goujon étudie la dynamique de la viticulture commerciale et de l'agriculture paysanne dans le Maconnais du XIXe siècle. Quant à Paul Bairoch lui-même, il se hasarde à quantifier, pour la première fois, les survivances du monde traditionnel à l'âge industriel, durant le processus de modernisation (entre 1750 et 1914). Abordant le domaine de l'énergie, il démontre combien on a tendance à sous-estimer la part du secteur traditionnel qui représenterait vers 1880 la moitié, vers 1913 le quart encore de la consommation. De leur côté, les technologies traditionnelles de l'industrie manufacturière assurent quelque 30% de la production

avant la Grande Guerre. Cet aspect de la transition est encore au cœur de l'étude de Louis Bergeron qui suit au XIXe siècle les survivances françaises de ce personnage si essentiel dans les sociétés anciennes, le meunier, inexorablement concurrencé par une catégorie nouvelle de grands entrepreneurs de la farine, ceux de la minoterie industrielle. Ils accèdent peu à peu à l'élite des producteurs et négociants en denrées alimentaires, un cercle influent, peu étudié jusqu'ici.

L'autre grand thème qui fait la réputation de l'école genevoise, l'économie des villes d'avant l'industrialisation, réunit quelques contributions utiles. Celle de René Favier sur le réseau urbain dauphinois au XVIIIe siècle souligne le décalage existant entre la définition fonctionnelle de l'organisme urbain et l'importance réelle des activités agricoles au sein des territoires dépendant d'une cité. Elles assurent, bon an mal an, dans une large mesure, l'approvisionnement local. Les grandes villes font exception. Genève particulièrement fait l'objet d'une mise au point de Dominique Zumkeller. Scrutant le rôle de la Chambre des blés (1628–1798), l'auteur met en exergue les échelles locales et régionales des achats de céréales et leur rôle complémentaire au gré de la conjoncture. Toujours à Genève, Alfred Perrenoud rappelle avec bonheur que les effectifs de population vivent aussi au rythme de la transition. Par une mise en relation des phénomènes migratoires, de l'âge au mariage, de la conjoncture, des stratégies d'ascension sociale et de la reproduction des générations, l'historien de la démographie conteste bien des idées reçues. Des explications fondées sur la corrélation entre niveau de vie et déclin de la fécondité, sur l'antériorité de la baisse de la mortalité par rapport à celle de la natalité doivent être nuancées. Alfred Perrenoud insiste sur l'importance des politiques familiales, sur le poids des effectifs des générations et surtout révèle l'influence des milieux populaires dans le renouvellement de la population au stade de la transition démographique.

Fribourg *François Walter*

KRZYSZTOF POMIAN, *L'ordre du temps.* Paris, Gallimard, 1984. 365 p. (Bibliothèque des histoires).

En réunissant dans un seul volume une série d'articles parus primitivement dans l'excellente *Enciclopedia Einaudi,* K. Pomian nous offre le plaisir de découvrir un brillant essai sur le temps, et déjà, sans doute aucun, un grand livre d'histoire. L'ambition de l'ouvrage ne se limite pas à une histoire des représentations ou de la mesure du temps. Son objet, c'est une histoire du temps-même, abordée dans une perspective encyclopédique et philosophique à la fois dont la richesse et la profondeur témoignent déjà de la performance du livre.

Quid est tempus? s'interrogeait le philosophe, «Qui saurait en donner avec aisance et brièveté une explication? Qui pourrait le formuler en mots, le saisir même par la pensée?» Le questionnement de saint Augustin n'a cessé de hanter la réflexion des savants comme celle des praticiens. Pourquoi en effet, le temps qui nous apparaît pourtant comme une donnée immédiate de la conscience résiste-t-il tant à notre raison et à notre intelligence? Qu'est-ce qui fait qu'à lire des ouvrages sur le temps, l'on ait souvent la pénible impression d'un dialogue de sourds? C'est que la question du temps nous apparaît incontournable; elle est irrémédiablement liée à l'intelligibilité de notre angoissante condition et nous ne cessons de la poser, nous évertuant à les réconcilier, «tout en sachant qu'avant que nous parvenions à en donner raison, [le temps] aura, en se jouant, raison de nous» (p. 347).

C'est encore parce qu'il y a d'infinies manières de visualiser le temps et que l'usage du mot ne se réfère jamais à une définition unique et seule vraie; il est par essence polysémique. C'est là un présupposé fondamental de l'ouvrage: il n'y a pas